

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

Naturaliste Canadien

Vol. XV. CapRouge, Q., AVRIL, 1886. No. 10

Rédacteur: M. l'Abbé PROVANCHER.

PRIMES

NOVEMBRE

2e Prime:—un chapelet nacre, numéro gagnant **240**, réclamée par M. l'abbé J. B. H. Bellemare, curé de S.-Paul de Chester.

DÉCEMBRE

1ère Prime:— Les Hyménoptères du Canada, numéro gagnant **235**, échue à M. l'abbé Fresnais, curé de Thoiré sous-Contensor (Sarthe), France. C'est la deuxième prime qui échoit à ce Monsieur.

JANVIER

2e Prime:—*Pteroceras lambis*, Lin., numéro gagnant **160**, échue à M. l'abbé Girard, Supérieur du Collège de Sherbrooke.

FÉVRIER

1ère Prime:—*Cassia rufa*, Lam., numéro gagnant **104**, échue à M. Jos. Comte, N° 100, rue S. George, Montréal.

2e Prime:—2 *Purpura haemastoma*, Lin., réclamée par le Département des Terres, Québec.

10 — Avril 1886.

350

MARS

Numéros gagnants :

1ère Prime :—Faune, les Coléoptères..... No. 58.

2e Prime :— *Helix Cesareana*..... No. 317.

N. B.—La personne ayant l'exemplaire portant l'un ou l'autre de ces numéros écrit en crayon bleu sur la première page, devra réclamer l'objet dans les deux mois de cette date, et envoyer des timbres pour affranchir le postage.—*Voir sur la couverture.*

QUELQUES NOTES DE VOYAGE.

Obligé de nous rendre à New-York, pour l'embarquement des pèlerins de Terre-Sainte, le 10 mars dernier, nous aurions pu profiter doublement de notre excursion au point de vue de nos études, n'eût été cette saison où l'histoire naturelle ne se fait plus que dans les cabinets.

Bien que la température fût alors des plus agréables dans la métropole Américaine, trace de neige nulle part, fenêtres des appartements ouvertes durant le jour, les gelées de chaque nuit tenaient encore toute la gent insecte dans le repos ; même torpeur dans la végétation, c'est à peine si les bourgeons des peupliers, des saules et des ormes commençaient à donner des signes de leur réveil. Dans une excursion au Central Park, tout le produit de nos recherches se réduisit à un pauvre Taupin que nous primes sous l'écorce d'un arbre avarié.

Nous ne manquâmes pas de visiter l'obélisque Egyptien qui orne la partie Est de cet Eden. Nous n'avons pas vu cette aiguille de Cléopâtre avant sa mise en place, mais nous avon'

été frappé de l'état de déterriation dans lequel elle se trouve. La colonne de Pompée qu'on voit à Alexandrie, ne porte pas de marques plus évidentes du ravage des siècles que cette Aiguille, cependant elle est beaucoup plus ancienne ; et l'obélisque d'Héliopolis, le seul qui reste encore en place en Egypte avec la colonne d'Alexandrie, rapproché du monument Américain, paraîtrait comme s'il venait de recevoir le dernier coup de ciseau des ouvriers, tant ses arêtes sont encore vives, ses hiéroglyphes parfaites, et sa surface brillante presque partout. Livré tard à l'exploitation de l'homme, notre Monde Nouveau semble vouloir reprendre en rapidité ce dont l'écoulement des siècles l'a privé. Tout est prompt, subit, rapide chez nous, et cet impromptu est le plus souvent sublime, majestueux, grandiose. Nos lacs sont des mers ; nos rivières des fleuves ; nos cascades des cataractes ; nos forêts se composent de géants dans la végétation ! Nos plantes qui dorment encore en mai, nous donnent leurs fruits en juillet. Et notre civilisation semble, comme chose naturelle, vouloir se modeler sur la nature matérielle de notre monde et supprimer l'enfance qui a marqué celle des peuples de l'ancien.

On alligne sur un sol uni les rues et les places publiques des villes que l'on veut fonder ; et aussitôt, on voit les édifices surgir comme sous la baguette magique d'une fée enchantresse. Seule la durée, la permanence semble être refusée à toutes nos entreprises. Nos aïeux de l'ancien monde bâtissaient pour l'avenir ; nous bâtissons pour le présent. L'instinct autant que l'observation nous a fait connaître quel ennemi nous avons dans notre climat. Nos constructions de deux siècles donnent plus de signes de vétusté, que celles qui en comptent un lustre dans l'ancien monde. Tout pour le présent ; peu, très peu pour l'avenir.

Les premiers êtres humains qui ont foulé de leurs pieds le sol de l'Amérique, avaient compris, sans doute, que la permanence n'était pas pour les monuments qu'ils pourraient ériger,

aussi se sont-ils abstenus d'en construire, et l'eussent-ils fait, que nous en chercherions peut-être en vain aujourd'hui des vestiges, notre climat dévorant ayant tout fait disparaître.

Cent fois frappé de l'état de conservation des monuments antiques de l'ancien monde, nous nous disions dans notre admiration : douze siècles, quinze siècles ont pesé sur leurs assises, et ils demeurent encore debout ; mais eussent-ils été chez nous, il en serait tout autrement. Que seraient aujourd'hui le Panthéon de Rome, le Colisée, même les Pyramides d'Egypte, si ces monuments'eussent été en Amérique ? Des monceaux informes de pierres ; ces chapiteaux du Panthéon que l'air a en partie dévorés, lancés sur le sol par la glace qui aurait pris naissance dans leurs joints, ne seraient plus que des cailloux, ne laissant aucune trace de l'outil de l'ouvrier ; le revêtement de marbre du Colisée en serait de même, et ses briques décomposées auraient rendu au sol le sable et l'humus qu'elles leur avaient empruntés !

Mais notre climat qui dévore jusqu'à la pierre et aux métaux, n'a cependant pas de prise sur les monuments de l'intelligence.

La science, pour porter ses fruits, est indépendante du sol sur lequel elle s'épanouit. Cultivons la science, scrutons ses arcanes jusqu'aux moins attrayantes, élevons à l'intelligence des monuments qui demeureront encore lorsque l'action du temps aura réduit en poussière les marbres de l'Italie et les granites de l'Egypte.

L'AMÉRICAIN.

Il semble assez singulier que le peuple des Etats-Unis n'ait pas de dénomination particulière pour le désigner comme peuple. Qui dit " Américain " désignera aussi bien un habitant du Brésil, du Mexique, que des Etats-Unis. Cependant qui parle des Américains, semble restreindre ses applications uniquement à nos voisins de la grande République. C'est que par leur développement prodigieux, la rapidité inouïe de leurs progrès

matériels, l'extension sans limites de leur industrie en tout genre, ce peuple semble s'identifier avec les caractères propres de son climat, tels que nous venons de les noter : le présent, la rapidité, la matière.

Ses institutions sont nombreuses et prospères, l'éducation du peuple est pour ainsi dire générale, les sciences mêmes ne semblent plus chez eux restreintes à un petit nombre de privilégiés, presque tous en connaissent les noms et les caractères les plus saillants ; oui ! mais tout cela en vue du progrès matériel seulement. Le beau idéal, le sublime dans l'art, ces hautes régions où planent les intelligences d'élite dans les productions de la pensée, tout cela semble à peine connu chez eux ! Où sont en effets leurs peintres, leurs statuaires, leurs poètes, leurs philosophes ? C'est à peine si l'on peut en noter quelques unités ! Ils ne forment pas même un noyau pour un peuple de 60,000,000 d'âmes. Pour nous, rien de surprenant, car la base véritable à de telles productions faisant défaut, on ne saurait les y trouver.

Un peuple qui semble avoir exclu la métaphysique de son éducation, qui paraît n'avoir d'autre but à ses aspirations que la richesse et le confort matériel de la vie, dont les croyances religieuses ne sont pas imposées, mais plutôt façonnées par un chacun suivant qu'il le juge bon pour sa propre gouverne, qui n'accepte de la révélation que ce qui lui plaît et rejette ce qui pourrait le gêner, un tel peuple comprime les essors de son intelligence dans un cercle trop étroit pour pouvoir planer dans ces hautes régions. Son symbolisme religieux renfermé dans des sanctuaires nus, froids, qui ne parlent qu'aux sens, semble exclure le divin dans les aspirations et se confiner au terre-à-terre de la pensée, dans ce qu'elle a de plus tangible et de moins relevé. Quand la pensée plane habituellement au-dessus des régions matérielles de ce monde, que portée par l'imagination, elle contemple des merveilles que l'œil du corps ne peut atteindre, c'est alors qu'elle reçoit l'ins-

piration, et que, guidant la main qui agit, elle produit des créations sublimes, des chefs-d'œuvre qui étonnent ! Voyez les productions des artistes anglais et des autres peuples qui ont répudié la vraie foi ; ils peindront bien des animaux, des fleurs, des paysages d'une ressemblance frappante ; ils nous montreront des détails de batailles, des scènes de marine, des attitudes de grands personnages, tracés avec habileté ; mais ce sera toujours le réalisme, la nature matérielle, accusant une imagination non habituée à franchir les horizons de ce monde visible ; tandis que celui qui se complait tous les jours à errer par la pensée dans cet autre monde que l'œil ne peut atteindre, dans cet idéal où l'humanité n'est plus un obstacle au commerce avec les esprits célestes, celui-là, vous peindra ces scènes ravissantes de l'autre vie, ces apothéoses de saints, ces agissements des esprits invisibles auxquels il faut prêter des corps pour les faire reconnaître, mais que l'artiste inspiré sait si bien façonner, qu'on les juge de suite n'être pas de notre monde, et que sous son pinceau ou son ciseau il sait faire parler et se faire comprendre du spectateur attentif et intelligent, en produisant et en enlevant l'admiration !

Le peuple américain qui est encore jeune, nous donne des preuves encore plus frappantes que ceux des peuples protestants de l'Europe, de cette pauvreté d'artistes dans les arts d'agrément et de sommités dans les produits de l'intelligence. C'est à tel point que notre province de Québec, qui ne compte pas même un cinquantième de la population américaine, peut soutenir la concurrence avec la grande république, pour ses peintres, ses statuaires, ses poètes, ses philosophes, etc. Quelques Canadiens ont déjà conquis des positions honorables aux Etats-Unis, et comme depuis quelques années, leurs centres prennent des développements considérables, tout nous porte à croire que nous n'attendrons pas longtemps avant de voir quelques uns de nos compatriotes se distinguer parmi les sommités artistiques du peuple Américain.

LA SOCIÉTÉ CANADIENNE DE NEW-YORK.

Livrée presque exclusivement au commerce, la métropole américaine n'a pas offert à l'établissement des Canadiens autant d'avantages que les centres manufacturiers. Aussi leur nombre est-il comparativement plus restreint que dans ces dernières villes.

La religion, tout en faisant le bonheur des individus, assure aussi la stabilité des sociétés. Aussi les Canadiens de New-York, avant d'avoir une église à eux, se connaissaient à peine entre eux. On les disait nombreux, mais sans pouvoir en fixer le nombre, d'autant plus qu'ils ne formaient de centre nulle part, mais se trouvaient disséminés dans toutes les parties de la vaste métropole. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Nos compatriotes s'affirment comme nationalité parmi toutes les autres. Se rencontrant à l'église, ils se connaissent les uns les autres ; ayant des prêtres, des écoles pour leur conserver la langue de la patrie, ils contribuent en commun aux mêmes œuvres, et forment un noyau aux aspirations communes, pour les nobles souvenirs des us et coutumes des bords du St. Laurent, et la conservation de leur autonomie au milieu de ces mosaïques de nationalités que présentent les grandes villes de l'Union Américaine.

Il n'y a pas encore six ans que les Canadiens ont là leur église particulière. C'est M. l'abbé de la Croix, prêtre français, mais qui avait résidé plusieurs années en Canada, notamment à St-Hyacinthe, qui en fut le fondateur. Elle est située dans la 76e rue, tout près de la 3e Avenue, et à quelques pas du Central Park. M. Tétreau, jeune prêtre Canadien du district des Trois-Rivières, en est aujourd'hui le pasteur.

Il n'y a encore que quelques mois qu'on a fait venir des Sœurs de la Congrégation de Montréal, pour y tenir des écoles dont les débuts font augurer les plus consolants succès.

L'église, qui avec la résidence du curé, ne constitue qu'un seul édifice, n'est pas vaste, mais elle est entièrement terminée,

propre, et pourvue de tout le matériel nécessaire à l'exercice du culte. Elle possède surtout un chœur qui pourrait rendre jaloux la plupart de ceux de nos églises de campagne, et même des villes, sauf le nombre des exécutants.

Bâtie presque totalement à crédit, l'église se trouvait grévée d'une dette considérable, si bien qu'à un certain moment on craignit de ne pouvoir faire face aux exigences. Mais grâce au zèle et à l'activité du Rév. M. Tétreau, qui a obtenu de l'ordinaire l'autorisation de recevoir à son église les catholiques de langue anglaise qui jugeraient à propos de s'y rendre, on a pu vaincre les difficultés, et sa permanence est aujourd'hui assurée.

L'établissement de nos compatriotes à New-York, comme nous l'avons dit plus haut, se trouvait plus difficile qu'en bien d'autres endroits, car comme il n'y avait guère que le commerce qui pouvait leur convenir, il fallait une certaine instruction et des aptitudes particulières. Cependant plusieurs ont réussi à se créer une honnête aisance.

Le milieu dans lequel on vit déteint toujours plus ou moins sur ses habitants, et sans que nous nous apercevions, nous nous en trouvons souvent plus ou moins pénétrés. Heureux si nos compatriotes, se libérant de nos défauts, épousaient les qualités que nous remarquons chez nos voisins. Nous avons trouvé quelques indices de mouvement en ce sens à New-York.

Ainsi, on sait que l'amour de l'étude fait généralement défaut chez nous, et nous n'avons pas été peu réjoui de rencontrer là des Canadiens obsédés de l'amour de l'étude, et dont les connaissances acquises étaient déjà vraiment étonnantes.

On nous pardonnera de citer ici quelques noms.

C'est d'abord un jeune M. Campbell, de Montréal, employé dans une maison de commerce. Pour lui l'étude est une passion, *labor ipsa voluptas* semble-t-il dire avec le poète latin. Revenu de son magasin à 6 h., sa plus grande jouissance est de se livrer à ses livres jusqu'à 11 h. et minuit; et ce qui est encore

plus étonnant, c'est que ce jeune homme n'affectionne que les études sérieuses. Avec le français et l'anglais il s'est rendu familières les langues d'Homère et d'Horace, et la philosophie, les saints Pères, l'histoire, sont ses études de prédilection. M. Campbell est un élève du collège des Jésuites de Montréal.

— Mais ne pourriez-vous pas, lui dîmes-nous, prendre une position plus en rapport avec vos goûts, entrer dans le journalisme, par exemple ?

— Je m'en garderais bien, répondit-il, car dans le journalisme, il faut parler de tout, souvent sans savoir grand'chose ; tandis qu'avec mes soirées libres, je puis me livrer à des études suivies.

Si nous ne craignons de nous rendre indiscret nous ajouterions que M. Campbell est un correspondant régulier de la *Minerve*.

M. Alarie, lui, de S. Casimir (Portneuf), a voué ses affections à la science agricole. Il a compilé un *Manuel d'Agriculture* très complet, et dont nous ont parlé fort avantageusement plusieurs personnes qui l'avaient examiné.

M. Laviolette, de Montréal, est un tailleur de pierre, et se sent passionné pour la science le plus en rapport avec son travail, la minéralogie. Nul morceau de pierre ne passe entre ses mains sans recevoir un examen attentif, et ses collections renferment plus d'une pièce intéressante et recherchée.

SOUVENIRS DE VALACHIE

Par M. A. MONTANDON

Administrateur du Domaine royal de Sinaïa, Valachie, Roumanie.

(Suite et fin.)

C'est à plusieurs lieues de la capitale qu'on trouve encore quelques futaies qui méritent le nom de forêts. Pour s'y rendre on peut bien faire usage du chemin de fer dans plusieurs

directions, mais les voitures sont toujours plus commodes ; si elles n'ont pas la rapidité d'un train mené par la vapeur, au moins on y est chez soi, l'on s'arrête et l'on part quand on veut, et il est, à mon avis, bien préférable si l'on a l'intention d'étudier le pays, de louer une de ces caroutza nationales, attelées de quatre petits chevaux, maigres, presque décharnés, qui paraissent épuisés et qui m'étonnaient chaque fois que je les voyais partir d'un bon trot, qu'ils soutenaient sans faiblir, des journées entières, se contentant d'une halte d'un instant pendant la forte chaleur, auprès d'un de ces puits dont je vous a parlé, d'un sceau d'eau, d'une poignée de foin et d'une bonne friction sur les oreilles, que le voiturier tirait ensuite de toutes ses forces, en nous assurant de l'efficacité de cette opération, pour faire disparaître toute fatigue. En effet, ces ombres de bêtes reprenaient ensuite leur trot comme au départ du matin, ce que j'attribue plutôt à l'habitude qu'au remède de ces braves gens, auxquels je me gardais bien de faire part de mon incrédulité.

Comana, petite station de chemin de fer, à mi-chemin entre Bucarest et Giurgevo, est un des endroits les plus favorisés de la nature, au milieu de ces plaines monotones. Aussi c'est de ce côté que je dirigeais mes excursions le plus souvent possible.

Des collines, ou plutôt des terres d'alluvions, charriées probablement par l'Argisu qui coule maintenant à une demi-heure plus loin, prennent sur le pays avoisinant l'aspect de petites montagnes. Recouvertes de belles forêts de chênes et de hêtres, qui reposent agréablement la vue, elles abritent de leur ombre bienfaisante, un petit ruisseau d'eau à peu près claire ; et, la rêverie aidant, on peut presque se croire bien loin des plaines. Là j'ai récolté en abondance le joli *Dorcadion Murrayi* qui se roulait dans le sable en compagnie de *Goniocтена 6-punctata*. Sur les berges du ruisseau le sol était criblé de trous obliques du *Lethrus cephalotes*, et les débris mutilés de ces insectes, qui gisaient auprès de chacune de ces ouvertures, disaient suffisamment les luttes acharnées qu'ils se livrent pour s'emparer réciproquement du domaine de leur voisin.

A propos de *Moremus funereus*, ce bel insecte d'un gris clair, orné sur les élytres de quatre taches d'un noir velouté profond, a été donné à tort, par la plupart des naturalistes, comme spécial aux cyprès. Je n'ai pas vu un seul cyprès en Valachie, et je trouvais l'insecte en question sur différentes essences d'arbres, aulnes, ormes, hêtres, où vit probablement sa larve.

La flore est assez variée, mais aucune plante ne croît en plus grande abondance que la *Jusquiame noire* et le *Datura* à *pomme épineuse*, le bord des routes et principalement le voisinage des habitations, en sont ensemencés; les porcs et les chèvres s'en régalaient sans se douter de la parcimonie avec laquelle nos médecins emploient ces poisons végétaux. Les chèvres recherchent même les fruits du *Datura* avant maturité et ont l'air d'en faire leur délices.

Ceci me remet en mémoire un hérisson que je surpris un jour, installé sous un jeune fiêne, dévorant à belles dents des cantharides (*Litta vesicatoria*), dont l'arbre était couvert, et je crois devoir relever ici une erreur qui a fait préconiser l'emploi de la *Cétoine dorée* contre la rage, sur les rapports de personnes sans doute étrangères à notre science favorite, qui avaient vu, dans certaines provinces de la Russie méridionale, employer une mouche dorée comme remède à ce mal. Or ici, on utilise aussi contre cette terrible maladie, une mouche dorée qui n'est autre que la *Cantharide*, à la dose d'un insecte pour un jeune chien et de deux pour un chien fait, ingurgitée avec le manger. Je n'ai malheureusement jamais eu l'occasion de vérifier l'efficacité de ce traitement, mais..... essayez-en au besoin.

Aucun reptile venimeux ne rampe sur toute la contrée que j'ai parcourue. De Plœsci à Giurgevo, je n'ai rencontré que d'inoffensives couleuvres à collier et quelques orvets endormis.

Que vous dirai-je encore de la Valachie? Ses villages ne sont guère que des aïnas de mesures qu'égayent les nombreuses

cigognes établies sur les toits de chaume, le bruit des métiers primitifs, qui servent aux femmes à la fabrication d'une grosse toile de chanvre, et les aboiements des chiens qui poursuivent quelque pauvre diable de tzigane en haillons.

Les corbeaux et les corneilles, presque protégés en France comme animaux utiles, sont ici une véritable plaie, leurs troupes nombreuses s'abattent sur les champs de maïs et prélèvent une forte dîme sur les récoltes. Personne ne songe à les détruire ; et, que pourrait la volonté de quelques uns contre ces vols immenses qui, vers la fin de l'automne, remplissent l'espace du Nord-Est au Sud-Ouest sur une largeur de plus de cent mètres et qui passent ainsi des heures entières sans discontinuité. Où vont-ils ? Je l'ignore, car l'hiver on en rencontre tout autant que pendant les autres saisons ; l'intérieur des villes leur devient même très familier pendant que la neige couvre le pays ; et, en plein boulevard, à Bucarest, ils mangent les immondices sous les pieds des passants. De ce chef ils rendent d'immenses services à l'édilité qui, malgré tous les progrès faits ces dernières années, n'est pas encore arrivée à la hauteur de sa mission. A l'exception de quelques rues principales, la capitale de la Roumanie est encore bien une ville orientale, avec ses chiens errants, ses cloaques, ses charniers et les parfums délétères qui s'en dégagent.

Oui ! j'allais oublier le Danube, et certainement il y aurait bien des pages à remplir sur son compte. C'est un beau fleuve que les Allemands ont chanté, *bie Blaue Honar*, qui n'a de bleu que le nom et qui roule ses milles mètres cubes d'eau par seconde, entre des rives encore peu explorées et dignes de plus de recherches. Mais, je suis un enfant des montagnes ; les sommets du Jura que je parcourus dans mon enfance, les pics neigeux des Alpes qui se dessinaient dans mes souvenirs, me trottaient par la tête, et, lorsque je me trouvais sur ces bords marécageux de la Valachie, je n'éprouvais plus d'extase que pour les derniers échelons des Balkans que j'apercevais sur l'autre rive et que j'aurais bien voulu escalader. Hélas ! je dus

alors me contenter de gravir les collines où est bâtie la petite ville de Rutschouck, dont les élégants minarets ont été en partie détruits lors de la dernière guerre.

Une compensation devait m'être accordée ; à défaut des Balkans, j'eus les Karpates, et l'heure sonna enfin où je pus fuir les plaines pour le fond de la Moldavie, où je suis venu me fixer, presque au centre d'un des plus grands soulèvements de l'Europe.

Si le chemin de fer ne vaut rien pour de simples excursions, c'est à peine si on le trouve assez diligent en voyage, surtout lorsqu'il s'agit de retrouver un idéal, des pierres, des blocs, des rochers, des forêts, des montagnes, des eaux claires et vives, de la vue desquels on a été privé pendant longtemps, de la nature enfin qui réveille les sentiments, qui donne des obstacles à vaincre et des jouissances à éprouver. Montez sur un sommet, vous découvrirez des sites nouveaux, le panorama change à chaque pas, et ne croyez pas que ces tableaux n'aient aucune influence sur celui qui peut en jouir. Les hommes de la plaine, habitués à voir toujours le même point de vue, s'impriment peu à peu de la somnolence du paysage qui les entoure ; leur ciel a beau prendre des teintes colorées, lourdes toujours, les tons ne sont jamais aussi variés que dans ces reflets de soleil sur les pics rocheux et les eaux transparentes ; leur horizon est toujours le même. Le montagnard n'a qu'à grimper pour élargir le sien.

Aussi, avec quelle impatience je fouillais du regard au travers de la couche de brouillard qui masquait la vue et laissait à peine deviner les premiers gradins, lorsque je quittai Folticeni, dernière station entre le pays plat et la région d'en haut, comme disent les Vaudois. Les arbres, les collines, les hommes plus forts, plus droits, tout me paraissait rude, mais éveillé et souriant ; j't n'étais plus habitué à de semblables tableaux. Je me sentais petit, écrasé, je n'étais plus montagnard, mais je devais bientôt le redevenir.

Arnold MONTANDON.

NECROLOGIE

Il n'y avait encore que quelques semaines que nous avions reçu de Belgique une invitation à concourir aux frais d'un témoignage de reconnaissance et d'estime à M. Ed. Morren, pour services rendus au Congrès international de Botanique, qui s'est tenu à Anvers l'an dernier, lorsque nous est arrivée de Liège, une lettre de faire part, nous annonçant la mort de ce savant distingué.

Monsieur CHARLES JACQUES EDOUARD MORREN était né à Gand, en 1833, et il est décédé à Liège le 28 février dernier, n'étant par conséquent âgé que de 52 ans. Il était officier de l'Ordre de Léopold, Commandeur de la Couronne de Roumanie, Chevalier des Ordres Impériaux et Royaux de la Légion d'Honneur et membre d'un grand nombre de sociétés savantes de la plupart des états de l'Europe. Parmi les nombreuses publications dont il fut l'auteur, le monument le plus durable à sa mémoire sera la REVUE HORTICOLE de Belgique, dont il était le directeur, et qui poursuit actuellement son XXXVe volume. La Revue Horticole est un recueil édité avec grand luxe, tant sous le rapport typographique que par les magnifiques planches coloriées qui l'accompagnent. La science du botaniste est mariée dans cette Revue aux connaissances pratiques de l'horticulteur, de manière à satisfaire tous les goûts des amateurs de plantes, et surtout des plantes rares, car une attention toute spéciale est donnée aux cultures de plantes de serres.

La lettre de faire part nous fait connaître que M. Morren est mort en bon chrétien, muni des secours de la religion.

BIBLIOGRAPHIE

Nos remerciements à qui de droit pour l'envoi des nouvelles publications qui suivent :

Reports of Experiments with various insecticide substances, chiefly upon Insects affecting garden crops.—Washington, 34 pages in-8.

Ce rapport est l'un de ceux que publie tous les ans la Commission Entomologique de Washington, sous la direction de M. V. Riley. Ce rapport est très intéressant en ce qu'il rapporte un grand nombre d'expériences de différentes personnes faites avec les insecticides les plus renommés pour avoir raison de différents insectes nuisibles. L'eau à la glace, différents savons, la poudre de pyrèthre, des solutions d'ammoniac, de couperose, l'alun, l'huile de charbon, le plâtre, le sel de cuisine, et une foule d'autres substances ont été expérimentées pour la destruction des insectes nuisibles, avec plus ou moins de succès, comme chacun le rapporte d'après ses expériences. C'est une brochure que tous les cultivateurs et horticulteurs devraient toujours avoir sur leur table.

* * *

Varieta e specie nuove di imenotteri terebranti tenthredinidei. Nota del Dott. Paolo Magretti.—6 pp. in-8.

C'est une description des espèces nouvelles qui suivent, avec certaines remarques sur quelques autres : *Dineura nigroflava*, *Phænusa ticinensis*, *Aneugmenus brunneus*, *Allantus Algeriensis*, *Sciapterix Algerina*, *Sciapterix Andreina*.

* * *

Note sur les Eucalyptus géants de l'Australie, par Chs. Joly.—Paris, 19 pp., in-8, avec 6 gravures.

On sait que l'Eucalyptus est un arbre à croissance rapide, à bois résistant, à feuilles odoriférentes exsudant une huile volatile qui assainit l'air où il se trouve et qu'on exploite avantageusement dans la médecine. Les Trappistes des Trois-Fon-

taines, près de Rome, en font des préparations diverses sous forme d'essences, de poudres, de sirops dont les propriétés désinfectantes, antiseptiques et fébrifuges sont hautement appréciées. Depuis quelques années on fait des plantations d'Eucalyptus sur une très grande échelle et avec beaucoup de succès dans les climats méridionaux, notamment dans le midi de la France, en Italie et en Algérie, car ce bel arbre ne peut résister à un froid au dessus de 10°. On sait que l'arbre est originaire de l'Australie où l'on en compte différentes espèces. Voilà ce que l'on sait généralement, mais ce que l'on ignore c'est qu'on en rencontre des géants qui n'en cèdent en rien aux si renommés Sequoias des Montagnes Rocheuses. En effet, on en a trouvé mesurant jusqu'à 450 pieds de hauteur sur un diamètre de 20 à 30 pieds.

* *
*

Québec, passé, présent, futur, par Chs. Baillaigé.—Québec, 8 pp., in-8.

Ce sont des notes sur les rues anciennes de notre capitale, les noms qu'elles ont portés, les changements qu'elles ont subits et ce qu'on peut augurer de l'apparence que prendra notre ville dans le futur.

* *
*

La sensibilité et la motilité des végétaux.—Par Edouard Morren.—Bruxelles, 34 pp., in-8.

Nous annonçons la mort de l'auteur dans une autre colonne.

* *
*

Second Report on the Injurious and other insects of the state of New-York. Par J. A. Lintner.—Albanie, 265 pp., in-8, avec nombreuses gravures.

Parmi les entomologistes des divers Etats de l'Union Américaine, M. Lintner, qui a succédé au Dr Fitch, pour l'Etat de New-York, se range au premier rang. Ce second Rapport n'en cède en rien à son devancier en intérêt pour la science et en renseignements des plus utiles pour l'agriculture.